clio

Clio. Femmes, Genre, Histoire

16 | 2002
L'Histoire des femmes en revues France-Europe

Une revue d'antan : *Memoria* entre invention et innovation

Angela Groppi

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/clio/167
DOI : 10.4000/clio.167
ISSN : 1777-5299

Éditeur
Belin

Édition imprimée
Date de publication : 1 novembre 2002
Pagination : 5-7
ISBN : 2-85816-641-2
ISSN : 1252-7017

Référence électronique
Angela Groppi, « Une revue d'antan : *Memoria* entre invention et innovation », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 16 | 2002, mis en ligne le 11 mars 2003, consulté le 24 avril 2022. URL : http://journals.openedition.org/clio/167 ; DOI : https://doi.org/10.4000/clio.167

Tous droits réservés

Une revue d'antan : *Memoria* entre invention et innovation

Angela GROPPI

À vouloir résumer dans une formule l'histoire de plus d'une décennie de *Memoria*, je suis tentée d'affirmer qu'il s'est agi d'une expérience d'invention avec une innovation et une diffusion limitées.

L'allusion du titre est, évidemment, à la célèbre distinction entre invention, innovation et diffusion proposée en 1912 par Joseph Schumpeter[1]. Sur la base de cette tripartition, l'innovation se trouve précédée de l'invention qui lance l'idée de quelque chose de nouveau et d'utile pour le progrès, tandis que l'innovation en permet la production de manière telle que l'invention puisse être utilisée et utilisable ; la diffusion, enfin, fait sortir l'innovation de son milieu d'origine en la mettant à la disposition d'un public plus large.

Aucun doute, les 33 numéros de *Memoria* parus entre 1981 et 1993[2] ont représenté pour l'Italie de l'époque une remarquable invention. Ils ont introduit dans un paysage culturel peu perméable aux études féministes et peu concerné par le sujet féminin, un instrument de recherche et de discussion constitué par une revue qui, pour la première fois en Italie, nommait l'histoire des femmes dans son titre ainsi que dans son programme.

1 Schumpeter 1912.

2 Chaque numéro étant thématique, on trouve la liste complète des titres dans le dernier numéro de *Memoria* paru en 1993, même s'il figure comme dernier numéro de l'année 1991.

CLIO, Histoire, Femmes et Sociétés, 2002, 16, pp. 65-75.

Memoria, dont le sous-titre était *Rivista di storia delle donne* (Revue d'histoire des femmes) s'affirma dans les années 1980 comme une publication régulière qui faisait de l'histoire des femmes un sujet légitime, ou en tout cas à légitimer. Dans ses pages, elle se fit porte-parole et supporter d'un champ d'investigation qui voulait sensibiliser les différents domaines disciplinaires et les mobiliser dans l'œuvre de dévoilement d'un sujet historique – les femmes – qui, en l'absence d'un questionnaire ponctuel, était resté longtemps caché et qui, aux premiers tâtonnements des investigations, risquait de s'effondrer sous le poids des stéréotypes idéologiques qui en restituaient des images déformées et abstraites.

Cette initiative, qui tirait ses origines du milieu politique du mouvement des femmes des années 1970, et en particulier d'un collectif de femmes de Rome qui s'appelait *Donne e cultura* (Femmes et culture), voulait d'ailleurs jeter un pont entre la dimension politique et militante du mouvement et la dimension culturelle et scientifique de la recherche. Elle voulait surtout lancer un défi au milieu académique, à l'institution universitaire, tout en s'efforçant de légitimer un nouveau modèle historiographique, que l'on supposait capable de renouveler les cadres classiques de la discipline historique et de proposer une périodisation originale centrée sur l'histoire des rapports entre les sexes.

Dans cette perspective *Memoria* a contribué à inventer une tradition d'études et de recherches qui tout en se liant aux problématiques féministes et, surtout, comme nous l'avons écrit dans la présentation du premier numéro, au « désir de connaissance exprimé par le mouvement des femmes »[3], n'a pas voulu rester prisonnière des pièges idéologiques d'une histoire larmoyante de l'oppression et de l'exclusion, ni d'une recherche exaltante et nostalgique des prétendus protagonistes féminins et du bon vieux temps perdu.

Dans le panorama historiographique italien, *Memoria* a contribué à inventer une tradition d'études et de recherches dont aujourd'hui personne ne peut nier ni la vitalité ni la complexité, même si sa valorisation et la reconnaissance de sa légitimité restent encore limitées. Il s'agit d'une tra-

3 *Memoria. Rivista di storia delle donne*, 1981, 1, consacré à *Ragione e sentimenti.*

dition d'études que les nouvelles générations pourront utiliser, pourvu que notre génération, celle du néo-féminisme, soit en mesure de la transmettre tout en continuant à s'interroger sur les notions, les catégories et les méthodes utilisées.

L'histoire des femmes proposée dans les pages de *Memoria* a été dès l'origine une *Gender History*, une histoire des relations entre hommes et femmes, entre sexes et mentalités, entre formes institutionnelles et formes culturelles, ainsi qu'on venait de le préconiser dans la présentation du premier numéro. Une histoire qui voulait s'interroger sur les aspects multiples du vécu féminin, des pratiques sociales des femmes et des discours qui les concernent, sans privilégier une clef de lecture unique, ni sur le plan des objets à étudier, ni sur le plan méthodologique. Les 33 numéros publiés sont là pour témoigner de cette curiosité éclectique qui a été le fruit d'une expérience permanente, d'un *work in progress* collectif, plutôt que le résultat d'un programme cohérent et linéaire. Ou, pour mieux le dire, la cohérence de l'expérience de *Memoria* – ainsi qu'on peut la reconnaître *a posteriori*, comme d'ailleurs toute cohérence – peut-être repérée dans sa volonté obstinée de varier les échelles d'analyse et de prendre en compte la complexité de l'histoire des femmes, sans vouloir la réduire à un seul aspect, à un seul paradigme d'explication. Le défi lancé par le comité de rédaction a été, au fil du temps, de mettre sur la scène du théâtre de la recherche et du discours historiques la richesse contradictoire d'un sujet féminin à multiples facettes. Des femmes étudiées, on s'efforçait de mettre en lumière les nombreuses et différentes histoires ; dans nos tentatives d'innovation dans la discipline historique, on s'efforçait surtout d'éviter le piège de la normalisation des sujets et des objets imposée par les courants historiographiques consolidés.

Memoria, d'ailleurs, tout en valorisant l'expérience personnelle et subjective, en même temps que les activités publiques et politiques, et en insistant sur la relation qui existe entre l'historienne/historien et son objet, contribua à entraîner une redéfinition et un élargissement des notions traditionnelles de la signification historique, dans une période où la catégorie de la subjectivité se trouvait encore fréquemment opposée à celle de l'historicité. Tout en contribuant à la dilatation du champ d'ana-

lyse et à la remise en question des systèmes les plus assurés d'explication historique, *Memoria* contribua aussi à arpenter de nouveaux sentiers aussi bien dans le territoire de l'histoire que dans celui de la politique des femmes. Surtout, la présence régulière de la revue tout le long d'une période de plus de dix années contribua à mettre fin au manque de visibilité d'une « aventure de recherche »[4] qui jusqu'à ce moment-là avait joui d'une hospitalité occasionnelle dans quelques revues telle que *Quaderni Storici*[5], ou d'une hospitalité moins occasionnelle, même si elle n'était pas exclusive, dans une revue telle que *DWF. Donna, Woman, femme*[6].

Grâce à la détermination et au talent professionnel d'un groupe de femmes qui dans la plupart des cas étaient en même temps des militantes et des chercheuses, *Memoria* a réussi au fil du temps à faire gagner un pari à l'histoire des femmes. Ceux qui en préconisaient la disparition à plus ou moins brève échéance durent se résigner à l'évidence que la *Gender History* n'était pas une mode passagère, ni un secteur d'études destiné à disparaître assez rapidement. Il s'agissait au contraire d'un nouveau courant de l'histoire qui était en train de s'imposer grâce à ses acquis et à ses perspectives de lecture, et qui, tout en revendiquant la dignité d'un projet de savoir, réclamait son droit de cité dans le champ historiographique.

Mais sur ce dernier point l'expérience de *Memoria* a dû enregistrer un amer sentiment de frustration face aux résistances des professionnels qui, en Italie peut-être plus qu'ailleurs[7], se sont montrés très mal disposés à laisser l'histoire des femmes prendre sa place dans le domaine académique. Les milieux universitaires italiens ont été très longtemps réticents à accorder une dignité aux études féministes, tandis que les groupes des femmes italiennes de leur côté ont eu scrupule à entreprendre des « actions positives » de crainte, d'après ce que suggérait une lecture sim-

---

4 Alain Corbin, *in* Thébaud 1998 : 10.

5 Voir surtout le numéro consacré à *Parto e maternità : momenti della autobiografia femminile*, dirigé en 1980 par Luisa Accati, Vanessa Maher et Gianna Pomata.

6 Cette revue, fondée en 1975, était consacrée aux « études anthropologiques, historiques et sociales sur la femme », comme on peut le lire dans son sous-titre.

7 Ce n'est pas si sûr au regard de la situation française des universités ou du CNRS (Note des directrices de *CLIO, Histoire, Femmes et Sociétés*).

pliste du modèle des *affirmative action* développées aux États-Unis[8], de s'enfermer dans un ghetto intellectuel.

En Italie surtout, a longtemps dominé, et parfois subsiste encore aujourd'hui, un sens commun historiographique qui ne prévoit pas l'histoire des femmes dans son propre horizon d'attente. Ce qui veut dire qu'étudier, aussi bien qu'écrire ou enseigner l'histoire des femmes n'est ni indispensable ni utile pour une carrière universitaire, pour un concours public, pour un poste dans un département d'histoire. Au contraire et très fréquemment dans les concours universitaires, jusqu'à une époque très récente, la corporation historienne s'est servi des publications dans ce domaine comme d'un prétexte pour exclure de nombreuses femmes, accusées d'avoir produit de l'idéologie plutôt que de l'histoire ou même d'avoir fait de l'histoire sans utilité pour le discours historique.

Dans ce panorama de faible implantation institutionnelle de l'histoire des femmes, *Memoria* a représenté, tout au long de son existence, un lieu de production d'un discours dont le caractère scientifique n'était pas universellement accepté ; un lieu où l'on faisait de l'histoire fréquemment jugée insignifiante par rapport au canon de la discipline.

Face aux résistances et à l'indifférence de la corporation, l'innovation représentée par *Memoria* n'a pu être au fil du temps que limitée. L'ambition d'incorporer l'histoire des femmes dans l'histoire générale, d'en faire un outil indispensable, ainsi que de transformer le champ historique en le renouvelant par le biais d'une nouvelle sensibilité ne s'étant pas réalisée, l'utilité et l'utilisation de *Memoria* ont été confinées dans un circuit parallèle qui demeurait marginal par rapport aux postes académiques, mais aussi par rapport aux intérêts et aux attentes intellectuels et professionnels des nouvelles générations. Ces dernières d'ailleurs, ne trouvant aucune référence à l'histoire des femmes dans les manuels scolaires ou dans les textes universitaires, autour desquels s'organisait leur savoir historique, ni même dans les discours de la plupart de leurs professeurs, se voyaient autorisés à imaginer la *Gender History* comme une option réservée à la curiosité politique et militante de quelques groupes de

8 Pomata 1996.

femmes poussés par leurs intérêts idéologiques.

Au fil du temps le fait que *Memoria* ne fusse pas un instrument utile ni utilisable pour construire des carrières professionnelles, ou pour s'accréditer face à la corporation des historiens, a progressivement appauvri le bassin où puiser les énergies intellectuelles nécessaires pour sauvegarder la vitalité de son projet. Et je me réfère, soit au vivier extérieur des éventuelles collaboratrices, soit au vivier intérieur du comité de rédaction, de plus en plus frustré par la faible rentabilité de ses propres investissements intellectuels et culturels.

Dans cette situation, le risque existait de faire de *Memoria* un lieu résiduel où véhiculer tous les éléments de la recherche et de la production scientifique, ou bien d'en faire un lieu officieux, un espace de liberté, où cultiver le plaisir solitaire d'une branche isolée de l'histoire qui n'arrivait pas à se confronter au corps classique des connaissances historiques[9]. De toute manière, à cause ou de sa marginalisation ou de son splendide isolement, *Memoria* risquait de produire une histoire parallèle et isolée. Surtout, malgré la volonté du comité de rédaction, elle était destinée à avoir une incidence médiocre dans le débat historiographique en cours et dans le renouvellement de l'enseignement tant scolaire qu'universitaire.

Il faut dire encore que le séparatisme, théorisé et pratiqué par *Memoria* tout le long de son parcours, à l'exception du numéro 29 où six hommes racontèrent leur propre enfance[10], se révéla au fil du temps une arme à double tranchant. Conçu au début en tant qu'instrument de défi à la discipline et de construction d'une solidarité intellectuelle entre femmes, il se transforma chemin faisant, dans une limite ontologique, fréquemment utilisé pour justifier le désintéressement d'un monde scientifique masculin qui prétendait se trouver exclu : il aurait voulu... mais il ne pouvait pas. En même temps, le séparatisme devenait difficile à justifier par rapport au dessein qui prétendait transformer l'histoire traditionnelle par l'intégration de l'histoire des femmes, ainsi que par rapport à la nécessité de plus en plus urgente d'engager un dialogue avec les collègues, hommes et

9 Pelaja 1993.

10 *Memoria. Rivista di storia delle donne* 1990, 29, *Bambini, racconti di infanzia.*

femmes, pratiquant l'enseignement de l'histoire ou la recherche historique dans la complète ignorance des dynamiques de genre. Une fois fini l'enthousiasme militant des origines, ouverture et dialogue apparaissaient indispensables dans le but d'obtenir une révision du paradigme historique traditionnel et d'éviter à l'histoire des femmes le risque d'être considérée comme une affaire des femmes.

Dans l'impasse né du conflit entre le désir d'un groupe d'historiennes d'imposer le genre en tant que catégorie d'interprétation historique et la volonté de la plupart des historiens/historiennes de l'ignorer ou, en tout cas, de le mettre aux marges du questionnaire de l'histoire générale, la destinée de *Memoria* s'est accomplie. L'aventure intellectuelle de cette revue qui tout le long de son existence s'était efforcée de faire perdre à l'histoire des femmes son « étrangeté inquiétante »[11] s'est achevée en 1993, avec la parution du dernier numéro, le numéro 33.

Au fil du temps, le défi originel de penser et d'organiser une revue en termes de relations et d'articulations entre le champ de la politique des femmes et celui de la recherche historique n'avait plus raison d'être : le mouvement féministe n'existait plus et le terrain de la recherche voyait de plus en plus s'implanter une dichotomie entre deux parcours de recherche et d'étude qui finissaient par rester parallèlles. D'un côté, il y avait l'histoire des femmes qui au début des années 1990 s'était consolidée par rapport aux décennies précédentes, mais qui, malgrè la fondation en 1989 de la *Società italiana delle storiche* (Société italienne des historiennes), continuait à rester dans une condition de faiblesse institutionnelle et de marginalité par rapport à la communauté des historiens. De l'autre côté, il y avait l'histoire générale, ce que l'on considérait comme histoire dans le marché culturel et universitaire, qui résistait à donner droit de cité à un courant de recherche que l'on s'efforçait de liquider en tant que pratique idéologique ne concernant que quelques groupes de femmes.

Après plus de dix ans de publication de *Memoria*, les résultats au point de vue de la diffusion et du succès de la *Gender History* étaient modestes. L'histoire des femmes en Italie n'était pas encore un champ de référence

11 Thébaud 1998 : 169.

incontournable pour l'exercice du métier d'historien, et l'histoire générale résistait à la reconnaître comme une de ses composantes indispensables.

En l'absence d'un intérêt politique ainsi que d'un intérêt académique et professionnel, les nouvelles générations ont eu quelques difficultés à s'insérer dans un parcours d'études et de recherche qui risquait de produire des déracinés ; surtout, face aux résistances de la corporation des historiens, elles étaient faiblement intéressées à publier dans une revue comme *Memoria*. A certains égards, l'histoire des femmes était un luxe permis seulement à celles qui avaient déjà leur propre statut et leur propre physionomie professionnelle. On ne peut pas nier également que la vieille génération des fondatrices avait commencé au fil du temps à être gagnée par la fatigue d'un travail dont on avait perdu le goût et le plaisir, peut être aussi à cause de sa faible rentabilité professionnelle.

Le projet initial avait été peut-être trop ambitieux. Reste le fait que *Memoria* n'a pas été en mesure de trouver, comme il l'était dans son intention première, un code de communication capable de parler en même temps aux femmes engagées dans la recherche féministe, aux femmes intéressées à la production culturelle des femmes, aux historiennes/historiens qui devaient être sensibilisés à de nouvelles catégories et à une nouvelle dimension de l'histoire.

L'ambiguïté sur ceux qui devaient être nos destinataires, ainsi que l'ambiguité des codes de communication à utiliser (rigueur scientifique et/ou divulgation, spécialisation disciplinaire et/ou ouverture interdisciplinaire, etc.) ont fini par rendre peu lisible notre offre culturelle et par en délayer les apports méthodologiques et conceptuels. Dans ce contexte, le champ de diffusion de *Memoria* risquait de se limiter de plus en plus à un public d'amateurs. Mais il reste à se demander – question qu'il n'est pas négligeable de se poser même aujourd'hui – qui sont les professionnels de l'histoire des femmes, et surtout qui sont les professionnels qui ont besoin de l'histoire des femmes.

Si la détermination culturelle de la différence des sexes est désormais entrée ou en tout cas est en train d'entrer dans le sens commun, alors que le terme *genere* figure désormais dans les principaux dictionnaires et encyclopédies italiens, on ne peut pas dire la même chose en ce qui concerne

le sens commun historiographique qui gouverne l'ensemble de la discipline historique.

En 1995, Olwen Hufton a écrit dans un bilan historiographique sur l'histoire de femmes qu'il est impossible aujourd'hui d'imaginer une histoire de la religion et des pratiques religieuses sans se rapporter à la distinction des sexes pour expliquer l'engagement différent des femmes et des hommes [ou] une histoire de l'industrialisation sans évoquer la main-d'œuvre extrêmement bon marché des ouvrières qui permit le décollage vers la croissance, [ou] une histoire des modes de consommation sans tenir compte des demandes divergentes de l'un et l'autre sexe[12]. Peut-être on ne peut pas l'imaginer, mais on peut sans doute l'écrire et surtout l'enseigner. En Italie, la question des manuels scolaires et universitaires a commencé à être soulevée seulement ces dernières années ; pour le moment on ne dispose que d'un seul manuel axé sur la question de la différence et des relations entre hommes et femmes[13].

Dans un pareil contexte culturel, le groupe de *Memoria* a fini par se rendre compte que non seulement l'innovation produite était limitée, mais que surtout il y avait des difficultés, peut-être aussi subjectives, à faire sortir l'innovation de son milieu d'origine en la mettant à disposition d'un public plus large. *Memoria* n'était pas arrivée au fil du temps à se constituer – ou en tout cas à se faire reconnaître – en tant que leader producteur d'une innovation qui pouvait et devait être utilisée, imitée et même dépassée. Ce n'est pas un hasard si l'Italie, après la fin de *Memoria*, est resté pendant quasiment dix ans sans une revue d'histoire des femmes ; et ce n'est pas un hasard si aucune des rédactrices de *Memoria* ne figure ni dans le comité de rédaction ni dans le comité scientifique de *Genesis*, la nouvelle revue de la *Società italiana delle storiche* qui est en train de paraître.

Dans ce parcours que je viens de tracer, il faut sans doute compter aussi les erreurs et les limites du comité de rédaction de *Memoria*. Un groupe trop homogène au point de vue de l'âge (nous avions à l'époque

12 Hufton 1995 : 242.

13 Bravo, Foa, Scaraffia 2000.

toutes entre trente et quarante ans), ainsi que des itinéraires politiques et professionnels (génération de 1968 et du néo-féminisme, début de la carrière universitaire ou extra-universitaire). Un milieu peut-être aussi trop homogène au point de vue du territoire : toute la rédaction résidait à Rome. Il s'agit de caractères qui persistèrent même après le remaniement du comité de rédaction en 1988 et qui influencèrent soit les dynamiques internes, soit les relations avec l'extérieur.

Le groupe de *Memoria* a été aussi un groupe qui a fondé son identité sur la dimension collective, chère au néo-féminisme, tout en négligeant la valorisation des apports individuels. Les éditoriaux n'étaient pas signés et les noms des responsables des dossiers ne figuraient pas, ce qui limitait la rentabilité individuelle d'un travail collectif qui dans la longue durée avait fini par être vécu surtout comme une perte de temps, un travail à perte. Cette identité collective servait d'ailleurs pour contenir les critiques de l'extérieur aussi bien que pour absorber les conflits de l'intérieur. Mais on peut y trouver aussi l'une des caractéristiques permanentes de la communauté des historiennes italiennes, qui, dans une situation de faiblesse institutionnelle, utilisent fréquemment la dimension collective comme une sorte de parachute capable de valoriser les faiblesses individuelles et du groupe, ainsi que de limiter les dégâts d'une chute libre[14]. Sans doute ce n'est pas un hasard si la nouvelle revue d'histoire des femmes qui est en train de paraître naît sous le couvert de la *Società italiana delle storiche.*

14 Groppi 1996 ; Rossi-Doria 2000.

Bibliographie

BRAVO Anna, FOA Anna, SCARAFFIA Lucetta, 2000, *I fili della memoria. Uomini e donne nella storia*, Roma-Bari, Laterza, 3 vol.

GROPPI Angela, 1996, « Percorsi di Storia delle donne : il caso italiano », *Agenda*, 17, pp. 32-39.

HUFTON Olwen, 1995, « Femmes/hommes: une question subversive », in Jean Boutier et Dominique Julia (dir.), *Passés recomposés. Champs et chantiers de l'Histoire*, Paris, *Autrement*, pp. 235-242.

PELAJA Margherita, 1993, « Ripensando Memoria : una discussione a piu voci », *Agenda*, 8, pp. 8-22.

POMATA Gianna, 1996, « Azioni positive : l'esperienza delle storiche americane », *Agenda*, 17, pp. 40-45.

ROSSI-DORIA Anna, 2000, « Quale cultura per la politica », *Leggendaria*, 23, pp. 10-12.

SCHUMPETER Joseph Alois, 1912, *Teoria dello sviluppo economico. Ricerca sul profitto, il capitale, il credito, l'interesse e il ciclo economico*

THÉBAUD Françoise, 1998, *Écrire l'histoire des femmes*, Fontenay-aux-Roses, ENS Éditions (préface d'Alain Corbin).